

Religions en transition
dans la seconde moitié du
dix-huitième siècle

Textes présentés par

LOUIS CHÂTELLIER

VOLTAIRE FOUNDATION

OXFORD

2000

ROGER MARCHAL

La religion dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire: variation et tradition

L'IDÉE de cette communication vient d'une page de *La Religion de Voltaire* de René Pomeau. Qu'on voie dans cet emprunt une dette envers un livre fondateur, qui reste le premier guide de toute enquête voltairiste.

Le *Dictionnaire philosophique*, imprimé pour la première fois à Genève en 1764, témoigne remarquablement, et c'est l'un de ses buts avoués, de la richesse et de la vivacité de la réflexion sur le sentiment religieux, la crise des consciences, la dévotion, l'origine du sacré, quand commence le second versant du siècle des Lumières. Si, pour comprendre les contenus de l'épithète 'philosophique' choisie par Voltaire, on confronte le *Dictionnaire* aux *Lettres philosophiques* ou *anglaises* données trente années plus tôt, on est surpris par l'étonnante amplification du thème religieux dans l'enquête sur les hommes et le monde. La critique biblique est désormais envahissante, les articles consacrés à l'histoire de l'Eglise, aux dogmes, à la théologie sont nombreux, la catéchèse, celle des déistes du moins, affiche sa présence. Venant après l'*Essai sur les mœurs*, le *Dictionnaire* prétend offrir à ses lecteurs de savantes 'recherches historiques sur le christianisme' et la tradition judéo-chrétienne, que leur érudition éloigne beaucoup du reportage pittoresque et sympathique sur les sectes anglaises, où transparaisait l'éloge d'une nation tolérante et d'une monarchie favorable à la pluralité des cultes.

Cette amplification tient aux circonstances: la genèse du *Dictionnaire* est contemporaine des attaques menées contre les philosophes, de l'autodafé de Lisbonne, de l'affaire Calas. A cette époque aussi, Voltaire n'a pas renoncé à gagner à sa cause, pour ruiner l'Incarnation, les pasteurs éclairés qu'il sollicite généreusement et transforme en collaborateurs actifs d'un ouvrage qu'il présente comme une entreprise collective. Enfin, il ne s'est pas encore éloigné des 'frères' de Paris, qui sont à la veille de militer en faveur d'un matérialisme dont il refusera les audaces.

Faute de pouvoir présenter ici les multiples aspects de cet engagement, on cherchera à illustrer une suggestion de René Pomeau, qui retrouve dans la méthode de Voltaire celle de Bossuet controversiste. Dans l'*Histoire des variations des Eglises protestantes*, ce dernier avait cherché à les discréditer en les situant dans le devenir et en exhibant leurs variations, signes d'erreur, pour leur opposer l'immutabilité de la véritable religion, qui est une suite, une tradition. De la préface, où Bossuet annonçait le dessein de l'ouvrage, se dégagent quelques principes fermes:

Lorsque, parmi les chrétiens, on a vu des variations dans l'exposition de la foi, on les a toujours regardées comme une marque de fausseté et d'inconséquence (qu'on me permette ce terme) dans la doctrine exposée. La foi parle simplement: le Saint-Esprit répand des lumières pures,

et la vérité qu'il enseigne a un langage toujours uniforme. Pour peu qu'on sache l'histoire de l'Eglise, on saura qu'elle a opposé à chaque hérésie des explications propres et précises, qu'elle n'a aussi jamais changées. [...] C'est pourquoi tout ce qui varie, tout ce qui se charge de termes douteux et enveloppés a toujours paru suspect, et non seulement frauduleux, mais encore absolument faux, parce qu'il marque un embarras que la vérité ne connaît point. [...] L'Eglise, qui fait profession de ne dire et de n'enseigner que ce qu'elle a reçu, ne varie jamais; et au contraire l'hérésie, qui a commencé par innover, innove toujours, et ne change point de nature.

Dans cette même préface, Bossuet distingue deux causes d'instabilité dans les hérésies, l'une tirée du génie humain toujours 'appâté' par la nouveauté, l'autre 'tirée de la différence de ce que Dieu fait d'avec ce que font les hommes'.¹

Voltaire, estime René Pomeau, 'fait usage aussi du couple variation-tradition', et de ses modulations, erreur-immuabilité, devenir-plan de l'Être, humain-divin, 'mais il l'oriente autrement'.² Le *Dictionnaire philosophique* illustre parfaitement ce changement de perspective: Voltaire y montre que l'Eglise romaine varie autant et plus que les Eglises protestantes, que le christianisme varie comme a varié avant lui le judaïsme. L'Evangile qu'on lui fait lire n'est rien d'autre qu'un *Evangile du jour*.³ Il leur oppose une suite de la religion, celle de la religion naturelle, comme il oppose à l'*Evangile du jour* un 'Evangile éternel' qui s'est conservé de siècle en siècle chez les sages, gardiens et conservateurs d'une religion qui revendique le double caractère de la catholicité et de l'immuabilité.

Dès lors le *Dictionnaire philosophique* se présente comme le lieu où s'exercent les vives tensions d'une dialectique de l'Être et du devenir, de la vérité et de l'erreur, de la foi et du libre examen, de l'apologétique et de la philosophie de l'histoire, tensions qui s'apaiseront dans une image renouvelée de l'homme et de l'humain.

L'Evangile du jour

Le *Dictionnaire philosophique* contient un 'Evangile du jour', dans lequel Voltaire veut faire lire les variations de la tradition judéo-chrétienne. Sous la discontinuité des articles se révèle la cohérence de 'recherches historiques', dont l'aboutissement est dans la négation radicale de l'intervention divine dans 'la marche de l'Esprit humain' ('Genèse', ii.144).⁴ Partout la méthode de l'auteur restitue des processus historiques, découvre dans la religion une suite, mais d'aberrations, montre à l'œuvre la fantaisie et les ambitions des hommes: les cœurs chrétiens sont des cœurs méchants, corrompus et assoiffés de pouvoir.

1. Bossuet, *Histoire des variations des Eglises protestantes*, dans *Œuvres complètes*, t. vii, Ecriture sainte (Besançon 1836), p. 272-73.

2. *La Religion de Voltaire* (Paris 1969), p. 388.

3. Recueil, dont les premiers tomes sont imprimés en Hollande en 1769, composé presque exclusivement de pamphlets de Voltaire. Bengesco, *Voltaire, bibliographie de ses œuvres* (Paris 1882-1890), iii.404-11.

4. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, dir. Christiane Mervaud, dans *Œuvres complètes de Voltaire* 35-36 (1994). Toutes les références renvoient à cette édition avec l'indication du titre de l'article-suivie des numéros du tome et de la page.

Les variations de l'Esprit Saint

Dénonçant les illusions grossières de l'astronomie juive dans son commentaire de la Genèse, Voltaire ironise: 'l'Esprit saint se proportionnait à l'esprit du temps' ('Genèse', ii.152). Remarque fondatrice, qui nie le plan divin pour ramener la Révélation à des proportions humaines. Sa méthode est là tout entière: qu'il s'agisse de lire le Pentateuque, ou les Livres prophétiques, ou les Evangiles, ou les textes conciliaires, toujours son exégèse débusquera l'humain dans les textes tenus pour inspirés.

Tout dans l'histoire du peuple élu, dont nous affirmons qu'elle 'a été visiblement écrite par le Saint-Esprit lui-même' ('Abraham', i.289), trahit l'imitation ou la traduction, dès lors qu'on exerce sur elle l'efficace démarche comparatiste. C'est là un leitmotiv de la critique biblique. Les Hébreux ont emprunté leur théogonie aux Phéniciens: 'alors, ceux qui se mêlèrent d'écrire copièrent quelque chose de l'ancienne théologie de leurs maîtres' ('Genèse', ii.143-44). Le Livre de Job a été traduit de l'arabe, l'unicité de Dieu était la doctrine de tout l'Orient que les 'Juifs plagiaires' se sont contentés de reproduire. Dans l'article qui suit 'Job', l'histoire de Joseph est marquée du même sceau: 'à ne la considérer que comme un objet de curiosité et de littérature, elle paraît être le modèle de tous les écrivains orientaux' ('Joseph', ii.254). Et Voltaire de l'analyser selon les règles de la poétique, transformant, pour nier son origine sacrée, la critique biblique en critique littéraire, comme il l'a fait efficacement dès le premier article consacré à cette matière, l'article 'Abraham'.

C'est dans l'article 'Moïse' que Voltaire fait jouer pleinement la rencontre de l'Esprit Saint et de l'esprit du temps. Moïse ne pouvant être l'auteur du Pentateuque, faut-il l'attribuer à Esdras? 'Mais que ce soit Esdras ou un autre, qui ait rédigé ce livre, cela est absolument indifférent dès que le livre est inspiré. Il n'est point dit dans le Pentateuque que Moïse en soit l'auteur; il serait donc permis de l'attribuer à un autre homme, à qui l'Esprit divin l'aura dicté. Si l'Eglise n'avait pas d'ailleurs décidé que le livre est de Moïse' ('Moïse', ii.387). Aux savants qui voudraient contester cette décision, on répond que 'les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes'. L'enquête historique et philologique vient buter sur le dogme de l'infaillibilité de l'Eglise et de la Synagogue à laquelle elle a succédé: 'les savants doivent se taire, quand l'Eglise parle'.

Les Livres prophétiques n'échappent pas à ce naufrage auquel Voltaire condamne l'Ancien Testament. Les articles 'Ezéchiel' et 'Prophètes', où triomphent sarcasme, malice et férocité, se chargent de priver les grands inspirés de leur sublimité. 'Il faut convenir que c'est un méchant métier que celui de prophète' ('Prophètes', ii.467), et l'on sait de reste que les prophètes ne sont guère fréquentables: 'Quiconque aime les prophéties d'Ezéchiel mérite de déjeuner avec lui' ('Ezéchiel', ii.98).

La suite de la religion, c'est aussi, et l'idée est perfide, un Nouveau Testament tout aussi dégradé et dévalorisé que l'Ancien. Si le Christ n'est plus, dans le *Dictionnaire philosophique*, le personnage perturbateur qu'on devinait derrière le portrait de Georges Fox dans les *Lettres anglaises*, il reste cependant une figure historique pour un auteur qui veut ruiner entièrement l'Incarnation. Voltaire ricane, quand il rappelle aux chrétiens la tradition des rabbins et leurs variations sur la généalogie de Jésus dans ce 'détestable livre *Sepher Toldos Jeschut*, [...] où on lit une histoire

monstrueuse de la vie de notre Sauveur forgée avec toute la passion et la mauvaise foi possibles. Ainsi, par exemple, ils ont osé écrire qu'un nommé Panther ou Pandera habitant de Bethléem, était devenu amoureux d'une jeune femme mariée à Jokanam. Il eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé Jesua ou Jesu ('Messie', ii.360-61). Mais il les embarrasse plus sérieusement par leur propre tradition, quand il termine l'article 'David' sur 'l'adultère de Betzabéa': 'et les voies de Dieu sont si différentes des voies des hommes qu'il a permis que Jésus-Christ descendit de cette infâme "Betzabéa", tout étant purifié par ce saint mystère' ('David', ii.7-8).

L'article 'Divinité de Jésus' rappelle, avec les sociniens, combien 'l'idée d'un Dieu homme est monstrueuse' (ii.29), et conduit l'historien, à la suite de Bayle, vers l'Eglise primitive, pour désigner les trois siècles qui suivirent l'avènement du Christ comme des siècles majeurs de l'histoire des variations. '[Les sociniens] poussent l'audace jusqu'au point d'affirmer que les chrétiens passèrent trois siècles entiers à former peu à peu l'apothéose de Jésus, et qu'ils n'élevaient cet étonnant édifice qu'à l'exemple des païens qui avaient divinisé des mortels' (ii.31). A quoi font écho, dans l'article 'Papisme', cette exégèse de la prédication paulinienne: 'St. Paul lui-même n'a jamais parlé de la divinité de J.C. Il l'appelle franchement *un homme*', et surtout cette formule percutante: 'il est évident que pendant trois cents ans, Jésus s'est contenté de son humanité; figurez-vous que vous êtes un chrétien des trois premiers siècles' (ii.408).

On ne sera donc pas surpris que l'article 'Christianisme' développe une rhétorique analogue à celle de l'article 'Moïse'. L'esprit d'examen, l'enquête sur les origines vient buter de la même manière ironique sur l'enseignement de l'Esprit Saint.

Dieu n'a pas voulu que ces choses divines aient été écrites par des mains profanes. [...] Mais tous les doutes, et toutes les objections de cette espèce, s'évanouissent, dès qu'on considère la différence infinie qui doit être entre les livres divinement inspirés, et les livres des hommes. Dieu voulut envelopper d'un nuage aussi respectable qu'obscur sa vie et sa mort. Ses voies sont en tout différentes des nôtres. [...] Mais toutes ces critiques des savants sont confondues par la foi, qui n'en devient que plus pure.⁵

La stratégie de Voltaire se lit sans ambiguïté. Il faut enfermer le croyant dans le cercle de ses certitudes, l'isoler dans la pureté de sa foi et d'une doctrine qui ne varie jamais; s'il ne consent au doute, il ne pourra rejoindre le savant, aux prises, lui, avec les genèses obscures, suspectes, frauduleuses. C'est exactement, mais inversée et retournée contre lui, celle de Bossuet.

Sur le même ton ironique est contesté à l'Eglise le droit de se dire inspirée par l'Esprit Saint, dans la double histoire, si représentative, des conciles et du pontificat. L'incipit de l'article 'Conciles' impose cette brutale définition par l'absurde: 'Tous les conciles sont infaillibles, sans doute; car ils sont composés d'hommes'. Et sa fin en fournit une illustration pittoresque: 'Enfin nous avons le grand concile de Trente, qui n'est pas reçu en France pour la discipline: mais le dogme en est incontestable, puisque le Saint-Esprit arrivait de Rome à Trente, toutes les semaines dans la malle du courrier, à ce que dit Fra-Paolo Sarpi; mais Fra-Paolo Sarpi sentait un peu l'hérésie' (i.614 et 630-31). L'histoire des successeurs de Simon Barjone - la préférence accordée par Voltaire au patronyme civil sur le patronyme allégorique 'Pierre'

5. 'Christianisme, recherches historiques sur le christianisme', i.548-50.

suffisant à mettre au jour la variation — est celle d'individus engagés dans le devenir, le plus souvent débauchés et criminels, qui pratiquent la simonie et attisent les guerres civiles.

L'Esprit Saint est l'une des cibles favorites de Voltaire, irréductible adversaire de la Trinité. Il est bien l'un des protagonistes de l'histoire du monde, mais non au sens où l'entend l'apologétique. Dans la tradition judéo-chrétienne, Voltaire ne voit à l'œuvre que des hommes soumis à leurs passions, engagés dans le siècle, habiles à faire varier, selon leurs intérêts ou leur imagination, la parole divine dont leurs discours ou leurs écrits sont l'émanation.

Les variations de l'Évangile

Si on lit l'Évangile selon la méthode historique, tout, là aussi, s'enveloppe d'ombres, d'obscurités et de fraudes. Voltaire feint de s'étonner que les quatre Évangiles ne soient jamais cités par les premiers Pères de l'Église, que l'Évangile selon saint Jean ait été méprisé par les théodosiens. Il s'étonne plus encore que les Pères fassent référence aux évangiles apocryphes, dont il établit un recensement vigilant, d'après le tout récent *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, qu'il attribue sans ambages à Fréret, et d'après le *Codex apocryphus Novi Testamenti* de Fabricius (1719), qu'il a fait traduire par l'un de ses secrétaires pour sa 'Collection d'anciens évangiles'. Dans l'article 'Évangile', il allègue le *Protevangelium Jacobi*, attribué à saint Jacques le Mineur, qui a 'beaucoup d'autorité dans quelques Églises d'Orient', comme il se plaît à le rappeler, et 'l'Évangile de la passion et de la résurrection de Nicodème', cité par saint Justin et par Tertullien, ce qui révèle une lecture bien hâtive de Dom Calmet qui le réputait 'plus nouveau que les anciens Pères qui ont connu les Actes de Pilate'.⁶ Et dans l'article 'Christianisme' il leur ajoute: 'l'évangile de la nativité et du mariage de la vierge Marie' où 'il est rapporté qu'une colombe descendit du ciel pour avertir que c'était Joseph qui devait épouser Marie', 'l'évangile de l'enfance' attribué à saint Thomas, contenant la légende des oiseaux de glaise qui s'envolent, un autre 'évangile de l'enfance' en langue arabe, 'plus sérieux',⁷ et encore 'l'Évangile éternel' des cordeliers, dont Voltaire rappelle malicieusement qu'il fut composé au treizième siècle, d'après ce verset du chapitre xiv de l'Apocalypse: 'J'ai vu un ange volant au milieu des cieux, et portant l'Évangile éternel'. A cela s'ajoutent les faux forgés par les premiers chrétiens: une lettre de Jésus au roi d'Edesse, des lettres de Marie à saint Ignace le martyr et aux habitants de Messine, une correspondance de Sénèque et de saint Paul.

Lassé d'emprunter aux exégètes, à Fabricius ou à Dom Calmet pour prouver la variation des canons, Voltaire finit sur une pirouette d'un burlesque rabelaisien, dans le souvenir du juge Bridoye qui sentenciat les procès aux dés: 'Il est rapporté dans le supplément du concile de Nicée, que les Pères, étant fort embarrassés pour savoir quels étaient les livres cryphes, ou apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament, les mirent tous pêle-mêle sur un autel, et les livres à rejeter tombèrent

6. Cité d'après ii.82, n. 12.

7. Voltaire narre l'histoire de sa découverte, les célèbres lames de plomb de Grenade, dans l'article 'Messie' (ii.363).

par terre. C'est dommage que cette belle recette soit perdue de nos jours' ('Conciles', i.618).

Avec la même aisance, il peut, en travaillant sur les concordances, mettre les évangiles du canon en contradiction entre eux, ou montrer comment s'est altérée la morale chrétienne primitive. Le *Dictionnaire* s'ouvre sur l'article 'Abbé' pour rappeler au lecteur 'que les mêmes noms signifient avec le temps des choses différentes' (i.287) et l'inviter à rechercher partout la véritable origine des choses.

Les variations de l'Eglise

Le triomphe de l'Eglise du Christ et de ses divins mystères n'est qu'une suite de compromis et de compromissions. Sur ce sujet tout est dit avec cette formule de l'article 'Christianisme': 'La divine Providence prépara par des voies qui semblent humaines le triomphe de son Eglise' (i.579). Comme le canon, les dogmes et les mystères nous sont donnés par ces voies humaines. Le plus monstrueux, selon le *Dictionnaire philosophique*, est celui de la Transsubstantiation, si absurde et si horrible qu'il ne peut être que 'le dernier terme de l'impudence des moines, et de l'imbécilité des laïques', Voltaire se déchaînant contre ces prêtres et ces moines impurs qui 'mangent et boivent leur dieu, chient et pissent leur dieu' (ii.575-77). Autres sources d'effroi, et d'énergiques dénonciations, la Trinité: '[Jésus] ne dit point que sa personne était composée de deux natures, et de deux volontés; il voulut que ces grands mystères fussent annoncés aux hommes dans la suite des temps, par ceux qui seraient éclairés des lumières du Saint-Esprit' ('Christianisme', i.551); l'Incarnation, dont Jésus n'a pas révélé le mystère et qui ne saurait être antérieure au concile de Nicée; la Rédemption: 'C'est ici le prétendu triomphe des sociniens, ou unitaires. Ils appellent ce fondement de la religion chrétienne *son péché originel*. [...] Les Juifs ne connurent pas plus le péché originel que les cérémonies chinoises; et quoique les théologiens trouvent tout ce qu'ils veulent dans l'Ecriture ou *totidem verbis*, ou *totidem litteris*, on peut assurer qu'un théologien raisonnable n'y trouvera jamais ce mystère surprenant' ('Péché originel', ii.423-25).

Un nombre important de variations vient du développement du pouvoir temporel, de l'accord du sacerdoce et de l'empire'. L'article 'Prêtre' rappelle leurs querelles, les rébellions séculaires des prêtres 'contre Dieu et les hommes, et un péché continuél contre le Saint-Esprit' (ii.461). La succession des articles permet donc à Voltaire d'opposer efficacement ce péché continuél au péché originel, tandis que l'historien en profite pour dire une admiration qui n'est pas feinte envers l'Islam: 'Les Turcs sont sages en ce point. Ils font à la vérité le voyage de La Mecque, mais ils ne permettent pas au shérif de La Mecque d'excommunier le sultan' ('Prêtre', ii.463). Sarcas-tique, il désigne le patron des prêtres: 'Calchas, qui assassina la fille d'Agamemnon' (ii.462).

Le monachisme occidental porte une responsabilité particulière. Maints articles, 'Abbé', 'Inquisition', 'Tolérance', 'Liberté de penser', 'Athée, athéisme', etc. dénoncent sur un ton enflammé le bras armé de l'Eglise. Les métaphores d'une rhétorique du combat qui s'en prennent aux moines et aux prêtres sont si violentes qu'il n'est guère utile de les rappeler ici. On notera seulement que l'article 'Religion', dans sa huitième

section, précise la pensée d'un auteur qui ne souhaite nullement la disparition des pasteurs, mais veut seulement distinguer la religion de l'Etat de la religion théologique.

Les variations des Eglises

Le *Dictionnaire philosophique* accorde visiblement plus de sympathie au culte réformé. Les raisons en sont connues: proximité de Genève, entente avec les pasteurs éclairés,⁸ admiration ancienne pour l'Angleterre. Ce qui n'empêche pas l'historien de décrire ses variations, plus sensibles à ce qui divise les héritiers de la doctrine du Christ qu'à ce qui les rassemble. Il souhaite délivrer aussi à ses lecteurs une histoire des schismes, dans laquelle les trois premiers siècles du christianisme s'avèrent une fois de plus déterminants. L'article 'Théologien', à l'occasion d'un portrait pittoresque où l'on croit reconnaître les traits du bon Calmet, condense l'histoire de l'Eglise chrétienne divisée. Divisée sur le symbole attribué aux apôtres et sur celui de saint Athanase, dont Voltaire imagine, par ailleurs, qu'il est l'inventeur de la descente aux Enfers; sur l'histoire des sacrements, 'qu'on institua les uns après les autres', histoire qui n'a cessé de passionner ce lecteur de Chardon,⁹ divisée également sur la différence entre la synaxe et la messe.¹⁰

Le *Dictionnaire philosophique* tire sa force et sa conviction de ces recherches historiques sur la tradition, sur ses preuves et ses autorités. Il exprime un rationalisme destructeur et négateur, dont la visée est d'expulser le sacré, l'Esprit Saint de l'histoire, pour ne laisser subsister qu'un devenir humain, trop humain. Mais cette enquête, au dix-huitième siècle, est le fait aussi bien du matérialisme naissant que du déisme. Ce qui distingue le second, c'est la tradition qu'il prétend opposer aux variations des Eglises, à la diversité des dogmes et des cultes.

La suite de la religion naturelle

Le point de vue de Voltaire n'est pas exclusivement historique. Comme le controversiste, il est convaincu que les variations sont signes d'erreur et trahissent une méconnaissance du vrai Dieu. L'incipit de l'article 'Superstition', pure définition, le dit clairement: 'Presque tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un Etre suprême, et de la soumission du cœur à ses ordres éternels, est superstition' (ii.536). La confession du théologien sincère est pathétique, qui après avoir consacré son existence à la recherche de la vérité, l'achève dans le doute, en authentique savant: 'Plus il fut véritablement savant, plus il se défia de tout ce qu'il savait. Tandis qu'il vécut, il fut

8. Voltaire consulte pour quelques articles Paul-Claude Moultoy et Jacob Vernes; C. Mervaud rapporte le témoignage de bons catholiques s'indignant du rôle joué par quelques pasteurs 'sociniens' dans l'élaboration de l'œuvre (i.56-57).

9. C.-M. Chardon, *Histoire des sacrements* (Paris 1745); C. Mervaud rappelle que Voltaire 'a largement annoté' son exemplaire (ii.550, n. 7), et qu'il a mis un signet aux pages traitant du baptême *in extremis* (i.401, n. 24).

10. Voltaire possédait *Les Catéchèses* de Cyrille de Jérusalem dans l'édition parisienne de Jean Grancolas (1715): voir *Bibliothèque de Voltaire: catalogue des livres* (Moscou et Leningrad 1961), p. 927, et *Corpus des notes marginales de Voltaire* (Berlin 1979-), ii.850-51.

indulgent, et à sa mort il avoua qu'il avait consumé inutilement sa vie' ('Théologien', ii.551). Le credo déiste affirme l'existence d'un Evangile éternel, qui ne saurait avoir été lu ou vu dans la fulgurance d'une vision de Patmos, et encore moins écrit par des moines. Pour le lire, il suffit de lire dans le cœur des hommes, et voilà restituées la catholicité et l'infailibilité; et s'il faut en faire l'exégèse, la connaissance de l'histoire des sages sera suffisante.

La religion naturelle est catholique: le théiste 'réuni dans ce principe avec le reste de l'univers [...] a des frères depuis Pékin jusqu'à la Cayenne'; vénérable par son antiquité: 'sa religion est la plus ancienne et la plus étendue'; unique: 'il n'embrace aucune des sectes' ('Théiste', ii.547).

On se souvient de la scène fondatrice du souper de Bassorah dans *Zadig*: sous des apparences diverses, tous les sectateurs adorent et reconnaissent le même principe. Maint article du *Dictionnaire* répète à sa manière cette scène, sur un ton cependant moins apaisé et beaucoup moins conciliant. Si Voltaire consacre un article à 'Babel', c'est bien pour confronter ce mythe fondateur à une religion dont la langue est celle que 'tous les peuples entendent, pendant qu'ils ne s'entendent pas entre eux'.

Cette religion est la religion primitive, au sens premier. 'L'adoration simple d'un Dieu a précédé tous les systèmes du monde', et cette simplicité en garantit l'immuabilité. Son antiquité est accablante pour le christianisme et ruine l'apologétique. 'Ce fut dans ce temps où le culte d'un Dieu suprême était universellement établi chez tous les sages en Asie, en Europe, et en Afrique, que la religion chrétienne prit naissance' ('Religion', troisième question, ii.478). Pour mieux inscrire la tradition judéo-chrétienne dans ce devenir, l'auteur du *Dictionnaire* loue patiemment les aires religieuses concurrentes. C'est d'abord le vaste empire chinois, Voltaire rouvrant le débat qui avait passionné le siècle précédent sur l'antiquité de la Chine, dont il assure définitivement la promotion. Que vaut le comput hébraïque en face de cette 'prodigieuse antiquité' ('Moïse', ii.386)? C'est aussi le Dekkan, dont le poids, au moment du *Dictionnaire*, vient équilibrer celui de la Chine. L'histoire des religions lui permet de substituer, assez efficacement, aux listes des prophètes, des évangélistes et des papes celles des sages et des philosophes: les articles 'Morale' et 'Philosophe', ce dernier isolé au cœur de la série 'P' presque exclusivement consacrée au fait religieux, rappellent combien est vivante cette tradition qui unit dans la connaissance du juste et de l'injuste 'le teinturier indien, le berger tartare, et le matelot d'Angleterre' ('Morale', ii.397).

On le sait depuis longtemps: la méthode de Voltaire, et sa malice, sont un art d'emprunter à l'adversaire ses armes. On aurait pu s'en convaincre en montrant avec quelle habileté il avait lu Dom Calmet pour fabriquer ce livre; mais il était plus surprenant de se laisser guider, à la suite de René Pomeau, vers Bossuet. Cette malice est ici d'autant plus redoutable que le genre même du dictionnaire appelle l'exégèse et la controverse.

L'utilité du couple variation-tradition est évidente à qui veut dénoncer l'Infâme sans pour autant enfermer l'homme dans un déterminisme historique radical. Voltaire a besoin de l'histoire, pour dénoncer l'erreur et comprendre la genèse des idées et des rites: on a vu combien les recherches historiques privilégiaient, dans cet

ouvrage, les trois premiers siècles du christianisme. Mais s'il expulse le sacré du devenir, en raison de sa violence,¹¹ il refuse de se passer du couple Dieu-homme qui reste central dans le *Dictionnaire philosophique*. Son rationalisme est un rationalisme qui limite considérablement les privilèges de la raison, et la vertu reste un préjugé comme le rappelle l'article qui lui est consacré.

Enfin ce couple variation-tradition est lui-même provisoire, appelé à disparaître sous l'effort de la tolérance, que le déiste oppose à la controverse: 'Qu'est-ce que la tolérance? C'est l'apanage de l'humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesse, et d'erreurs; pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c'est la première loi de la nature' ('Tolérance', ii.552).

11. Violence que dénonce l'article 'Jephté ou des sacrifices de sang humain'; le motif de la vierge immolée le relie directement à l'article 'Prêtre', qui désigne, nous l'avons dit, Calchas comme la figure originelle d'une puissance sacerdotale fatale au monde.